

APRES NOEL ET L'EPIPHANIE

(Suite.)



APRÈS NOËL et l'Épiphanie, la vie normale reprit son cours. Déjà c'était le temps de la grande chasse d'hiver. Les Indiens "mènent leurs femmes et leurs enfants à leurs chasses, écrivait la vénérable Marie de l'Incarnation en 1668, et ce sont elles qui écorchent les bêtes, qui passent les peaux, qui boucanent les chairs et le poisson, qui coupent tout le bois, et enfin qui ont soin de tout le ménage." Kateri ne tenait aucunement à quitter le village et sa petite église où habitait le Seigneur Jésus. Pour contenter sa soeur adoptive et son beau-frère, elle finit par les accompagner. Se dirigèrent-ils du côté du fort La Mothe, comme l'avaient fait le Grand Agnier et son parent, le jeune visionnaire Martin Skandegonrhaksen à peine deux ans plus tôt? Alors ils se sont certainement entretenus de la triple apparition de Notre-Dame à Martin, quelques jours avant sa mort le 22 décembre 1675.

Au milieu de la forêt, la vie était beaucoup plus facile qu'à la Mission, ce qui ne modifia en rien la conduite de Kateri. Elle maintint ses exercices de piété et suppléa par d'autres à ceux qu'elle se jugeait incapable de faire. Avant l'aube froide et claire ou grise et enneigée, qu'elle préférait à cause de ses mauvais yeux, alors que dormait le reste des gens de sa cabane, elle s'unissait au Seigneur dans une prière personnelle qui ne se terminait qu'avec celle de tout le groupe.

Les Iroquois ne prenaient en commun qu'un seul repas par jour assez tôt le matin. Pendant que les chasseurs mangeaient, Kateri quittait la cabane. C'était à peu près l'heure

où l'on offrait le Saint Sacrifice pour les fidèles à la Mission. Elle se dirigeait silencieuse auprès d'un oratoire qu'elle avait pratiqué dans les bois. Oratoire des plus simples: une petite croix taillée dans le tronc d'un arbre sur le bord d'un ruisseau glacé. Là elle se joignait en esprit aux Indiens du village, et unissait son intention à celle du célébrant. On connaît la dévotion aux saints anges de Thérèse Neumann et du Père Pio à notre époque. Kateri avait une pareille confiance en son Ange gardien. Elle le suppliait d'aller assister à la messe à sa place et de lui en rapporter le mérite. C'est ainsi qu'elle passait le temps jusqu'au départ des hommes pour la chasse.

De retour auprès de ses compagnes, elle besognait avec elles tout le long de la journée. Sa principale occupation, c'était de faire du bois de chauffage. Occupation qu'elle acceptait volontiers, heureuse d'être la servante de tous. Occupation qui, en l'isolant, lui permettait de s'entretenir familièrement avec le Seigneur Jésus. Occupation qui lui offrait un moyen de plus de se mortifier. Chaque matin avant le déjeuner des femmes, elle s'esquivait pour aller bûcher et ne rentrait qu'entre chien et loup. Encore ne mangeait-elle que fort peu et, selon son habitude au village, mêlait secrètement à sa nourriture de la terre ou de la cendre escamotée au feu le plus proche. Actes pénitentiels que le P. Cholenec n'eût jamais tolérés, mais actes agréables à Dieu à cause de l'intention droite de la petite.

Quand elle ne fendait pas du bois, elle allait parfois six ou sept milles au loin, chercher de la viande des cerfs et des orignaux, des castors et des martres que les hommes avaient abattus. Au cours d'une de ces courses, quelques femmes, auxquelles Kateri s'était jointe, arrivent près d'un marais gelé. Laissant les autres prendre les devants, Kateri marche longtemps pieds nus sur la glace vive. Les femmes, ne la voyant plus, l'attendent dans la crainte qu'elle soit incommodée, et sa soeur adoptive rebrousse chemin afin de lui porter secours au cas où elle en aurait besoin. C'est alors qu'elle l'aperçoit nu-pieds sur la glace de l'étang. Embarras de Kateri, qui faillit faire l'arbre fourchu afin de lui enlever de la tête l'idée qu'elle se mortifiait.

Enfin, si le temps ne permettait pas de sortir, accroupie près de la flambée, elle confectionnait de jolis colliers en poil d'original. Elle encourageait alors son entourage à chanter des cantiques ou à raconter quelques traits de la vie des saints, entendus à l'église les dimanches et les jours de fête. Tout cela le plus simplement du monde, sans rien de guindé ni de chagrin.